

A PONTOISE

LE BUSTE DE

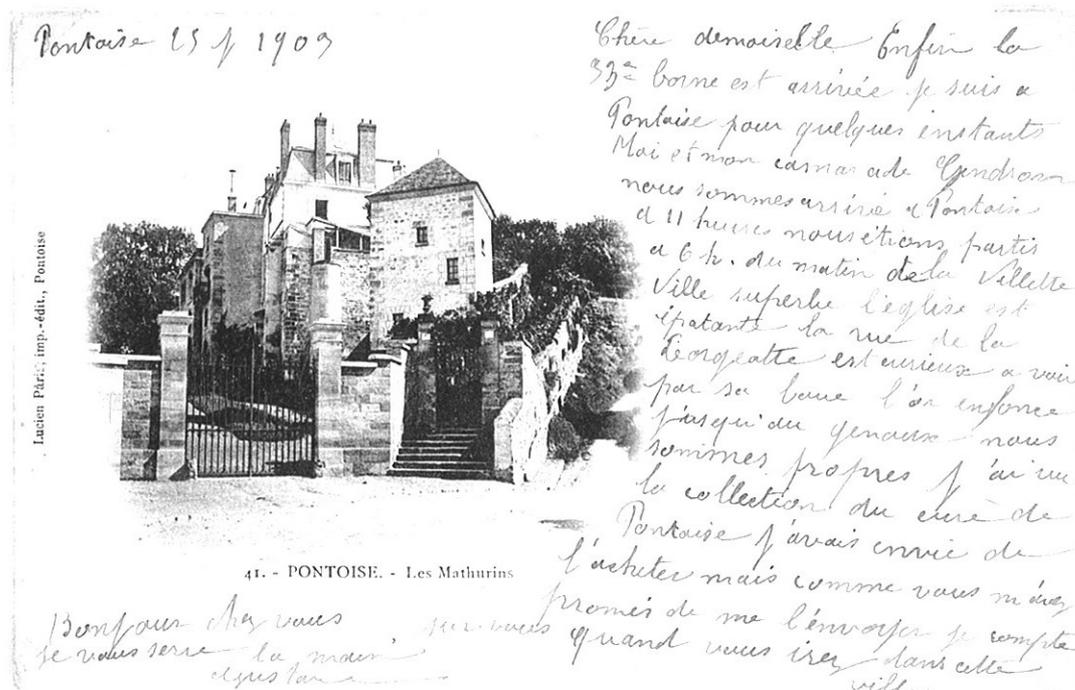
MARIA DERAISMES

En 1895, un comité pontoisien a élevé un monument à Maria Deraismes (un buste au-dessus d'une fontaine), dans le quartier de l'Ermitage où cette femme, célèbre à l'époque, a passé tous les étés pendant les dix dernières années de sa vie (elle est décédée en 1894).

Elle y louait en effet, avec sa soeur Anna devenue veuve, l'ancien couvent des Mathurins et y recevait à la fois des personnalités locales, des journalistes, des hommes politiques ainsi que des artistes (sa demeure à l'Ermitage a été plusieurs fois peinte par Pissaro).

Artiste elle-même (elle peignait des aquarelles), elle a été femme de lettres (publication de plusieurs romans et comédies), journaliste pamphlétaire et conférencière au talent reconnu. Elle a mis tous ces dons au service de son militantisme en tant que féministe et en tant que républicaine laïque.

Elle a participé à la création et a collaboré au journal "le Républicain de Seine-et-Oise" qui, après nombre de transformations, est devenu aujourd'hui "La Gazette".



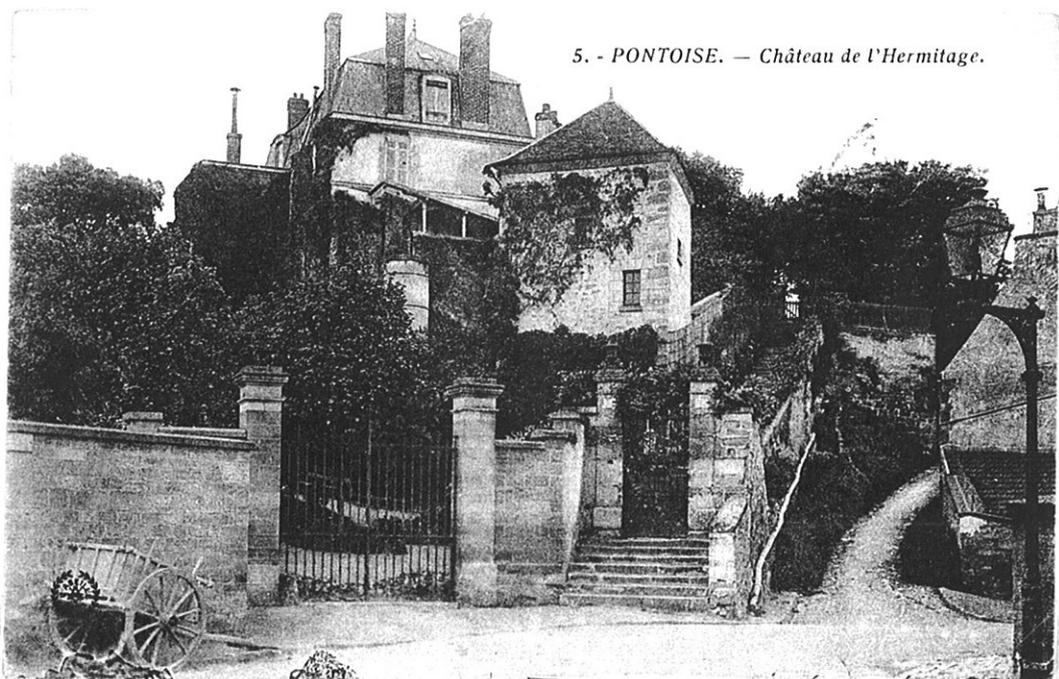
Au cours de la dernière guerre, le buste en bronze de Maria Deraismes - comme beaucoup d'autres à l'époque - a été enlevé par les Allemands afin d'être utilisé comme matière première pour la fabrication d'armements.

Il n'a pas été remplacé jusqu'à présent bien que sa stèle figure toujours au même emplacement.

Une autre statue de Maria Deraismes, en pied celle-ci, avait été érigée près de son domicile parisien, dans le square des Epinettes (17ème arrondissement) ; elle a également été enlevée par l'occupant allemand. Toutefois, un moulage ayant été préalablement pris, il a été possible, après la fin des hostilités, de fondre une nouvelle statue. Celle-ci, perchée sur un haut piédestal, orne de nouveau le calme jardin.

On peut aussi se recueillir sur la tombe de Maria Deraismes, au cimetière Montmartre.

S'agissant d'un personnage quelque peu oublié aujourd'hui, nous reproduisons ci-après une notice biographique la concernant, publiée dans le "Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie" (Maria Deraismes a été en effet la première femme intronisée en France dans une loge maçonnique et la première à fonder sa propre loge).



"Elle naquit à Paris en 1828, au sein d'une famille aisée. Sa mère, née Anne Soleil, est la nièce - et l'héritière d'un opticien connu ; son père, François Deraismes, commissionnaire en marchandises, sait faire fructifier le patrimoine et accroître la prospérité de l'entreprise commerciale dont il a la charge.

"Cet homme d'affaires est aussi un être cultivé, aimant les belles-lettres en général et les œuvres de Voltaire en particulier.

"Maria reçoit, grâce à ses soins, une éducation plus large et plus ouverte que celle des jeunes filles de l'époque. Sa soeur aînée, Anna (née en 1821) se plaît à aider dans sa tâche la préceptrice de la cadette et apporte son concours à la formation d'un esprit avide de culture.



"Dès cette date, la vie de Maria Deraismes est bien remplie. Si elle connaît dans sa jeunesse les joies de l'étude, elle n'ignore pas non plus les joies d'une existence mondaine.

"Après le mariage de sa soeur Anna avec un Malouin, Hippolyte Michel Faresse, en 1846, après la mort de son père, en 1852, et de sa mère, en 1861, Maria reste seule à Paris. Elle reçoit beaucoup comme il est de tradition dans la famille Deraismes et son salon peu à peu devient un rendez-vous littéraire et artistique, fréquenté par les éléments républicains.

"En 1865, Anna, veuve et sans enfant, revient habiter à Paris avec Maria. Cette date marque le début d'une période laborieuse et active. Maria excite une curiosité qui déborde le cadre des salons en publiant quelques pamphlets.

"Elle collabora à quelques journaux célèbres (le Grand Journal, l'Epoque, le Nain Jaune). Elle se fait remarquer par son talent de polémiste lorsqu'elle revendique l'émancipation des femmes.

"En 1866, la Franc-Maçonnerie, attaquée violemment par la presse cléricale et le prédicateur de Notre-Dame, décide de se défendre en public au moyen de conférences philosophiques. Léon Richer et Jules Labbé sollicitent le concours de Maria Deraismes pour le cycle de causeries organisé par le Grand Orient de France dans la salle de la rue Cadet. Elle hésite à se produire en public, lorsque le Nain Jaune publie un article de Barbey d'Aurevilly : "Les Bas-Bleus". L'indignation qu'elle ressent à la lecture de ces lignes la détermine à donner aussitôt son accord.

"Dès la première réunion, la conférencière obtient un très grand succès. C'est pour elle une révélation, elle découvre combien la parole parlée est plus persuasive, plus efficace que la parole écrite.

"Les conférences de Maria se succèdent, leur teneur, plutôt modérée au début, devient de plus en plus hardie, de plus en plus "radicale", au sens qu'avait le terme à l'époque.

"Néanmoins, si elle souligne l'importance des problèmes économiques, elle ne fait pas siennes les conclusions collectivistes.

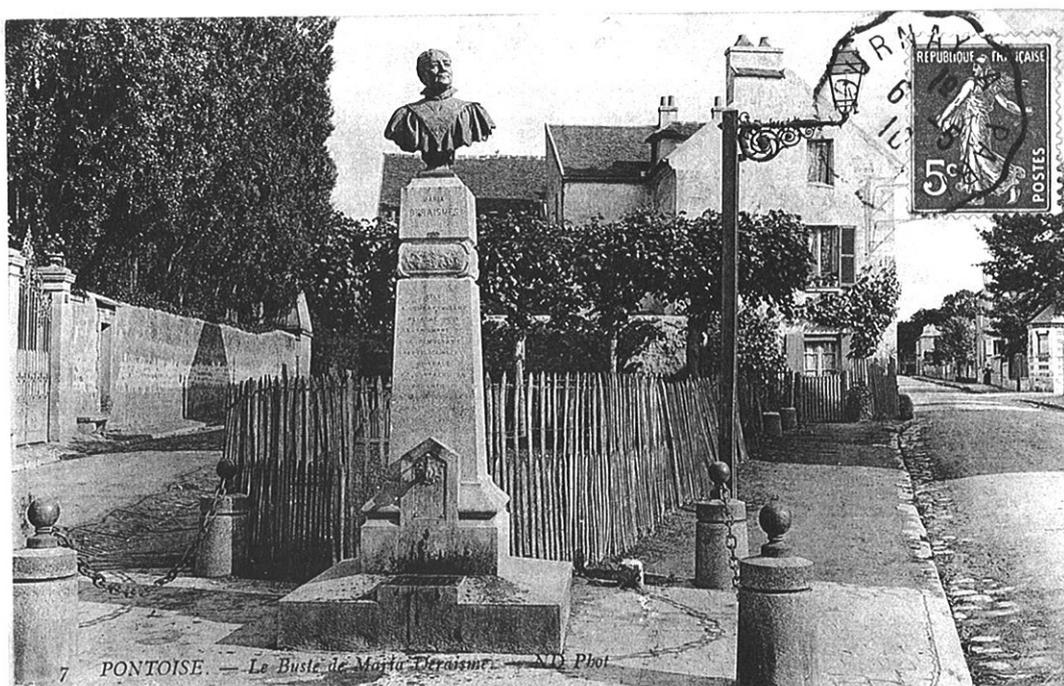
"Adhérent à la Sté des Gens de Lettres, Maria a élargi son champ d'action mais de fréquentes bronchites lui interdisent souvent les conférences. Il lui reste alors la parole écrite.

"En 1867, elle publie les conférences prononcées (Nos Principes et nos Moeurs ; l'Ancien devant le Nouveau ; La Noblesse devant le Clergé). Elle revient aux controverses écrites (avec le Figaro, le Nain Jaune, l'Opinion Nationale).

"Elle collabore dès le premier numéro, avec André Léo, à la modeste revue de Léon Richer "Le Droit des Femmes" (cette revue devait par la suite devenir "l'Avenir des Femmes").

"Une association pour le "Droit de la Femme" est fondée en 1870, un an après la parution du journal, malgré la campagne de presse aussitôt déchaînée contre "Le Droit des Femmes".

"A cette époque, le salon des soeurs Deraismes est très proche de la loge maçonnique "Mars et les Arts", à laquelle appartient Léon Richer et de la rédaction du journal de Girardin, "La Liberté" ; il est imprégné de l'esprit maçonnique et républicain.



"Arrive la guerre de 1870, les conférences sont interdites. Les crises d'emphysème deviennent de plus en plus violentes pour Maria ; elle est contrainte de quitter Paris dès l'été.

"Au lendemain de Sedan, elle prend officiellement position le 4 septembre pour la République, et met au service de sa cause son talent de conférencière et de journaliste. Elle prend la parole, à la demande du Comité de Saint-Malo, au cours d'une réunion présidée par le sous-préfet et elle collabore à un journal de la région voisine, le "Phare de la Loire".

"Les républicains ne l'emportèrent pas aux élections de 1871 mais l'ardente campagne menée par Maria Deraismes et ses amis avait réussi à réduire de manière sensible la majorité de leurs adversaires.

"Les soeurs Deraismes reviennent à Paris durant l'été 1871 ; Maria, retenue par sa formation bourgeoise, garde ses distances à l'égard de la Commune, dont elle réprovoie les excès. Mais il lui est impossible de rester indifférente à l'horrible répression et elle proteste contre les sentences prononcées lors du jugement des "pétroleuses" (article paru dans "l'Avenir des Femmes" le 24 septembre 1871, sous le titre "Un réquisitoire"). La plume acerbe de la

polémiste incrimine le réquisitoire antiféministe du capitaine Jouenne et souligne l'absurdité des arguments invoqués. Les événements de l'Histoire ont rendu plus acharnée la bataille pour l'émancipation des femmes.



"Au sein de la "Ligue pour le droit des femmes", devenue en 1873 "l'Association pour l'amélioration du sort de la femme", Maria Deraismes soutient opiniâtrement le combat pour que ne soient pas refusés aux femmes les droits civils et politiques.

"Cette revendication n'aboutira pas, elle le sait, tant que sera donnée aux femmes une instruction qui les maintient dans l'ignorance et les place sous la dépendance des hommes ; elle mène donc une campagne en faveur de l'école laïque, seule capable de faire de la femme un être libre et majeur.

"Les années 1874 à 1881 sont particulièrement fécondes dans la vie de Maria Deraismes. En 1874, révoltée par une pièce antidémocratique et haineuse de Victorien Sardou, "Rabagas", elle décide de reprendre les conférences. Son éloquence est telle que le chef de bureau de la préfecture la convoque et lui donne des conseils de modération. Son ardeur n'en est en rien diminuée, elle écrit dans les journaux libéraux de la capitale, adhère à la Libre Pensée, en fonde la section de Seine-et-Oise et diffuse les thèses libérales dans la "Libre Pensée de Seine-et-Oise".

"Les premiers succès remportés sur le plan social, en 1874 et 1875 (mesures concernant la protection des femmes et des enfants), le concours d'une jeune médecin, Georges Martin, conseiller municipal du quartier de la Gare à Paris, la force que prend le mouvement féministe n'incitent pas la combative Maria à relâcher ses efforts !

"Le gouvernement de l'ordre moral, lors des élections de 1876, interdit les réunions publiques et désigne ses candidats officiels. Pour soutenir les 363 opposants, Maria organise des réunions privées chez elle dans sa résidence estivale des Mathurins près Pontoise.

"Après le succès des Républicains (120 voix de majorité) et le départ de Mac-Mahon, le combat continue car la bataille des femmes n'est pas gagnée. Le droit à une instruction digne de ce nom commence à leur être reconnue ; on crée peu à peu des lycées de filles, Charles Floquet et Paul Bert réclament l'accès à l'enseignement supérieur.

"Mais ce succès ne doit pas masquer les défaites : malgré les motions favorables des Congrès ouvriers, les droits civils et politiques de la femme ne sont pas acquis ; malgré les motions favorables des Congrès politiques, les droits professionnels sont refusés aux femmes.

"Maria Deraismes est plus active que jamais : conférences à Paris et en province, articles de journaux, présidence de congrès organisés par le journal "l'Avenir des Femmes", par la Libre-Pensée, par "l'Association pour l'amélioration du sort de la femme" n'épuisent pas cette militante inlassable.

"En décembre 1878, elle devient, à la suite de Léon Richer, présidente de "l'Association pour l'amélioration du sort de la femme".



"En 1881, elle assure la présidence (lorsque le président V. Schoelcher est obligé de s'absenter) du Congrès anticlérical au cours duquel furent prises les décisions relatives à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

"Le centenaire de Voltaire lui donne l'occasion d'opposer cléricisme et démocratie. Agir sur le plan national ne lui suffit pas ; en 1879, elle patronne, à la salle Cadet, une conférence de Julia Ward Howe, de la Ligue internationale pour le droit des femmes (fondée à New-York le 5 mars 1873). Elle préside le premier Congrès international pour le droit des femmes.

"L'activité de ces dernières années a été telle, et sa présence si efficace au Congrès anticlérical en 1881, qu'un comité se forme pour la présenter aux élections législatives de la même année.

Elle refuse de faire acte de candidature car, malgré ses efforts de 15 années, la loi n'a pas changé, sa candidature ne pourrait être qu'une candidature de protestation ; même en cas de succès, le résultat serait négatif puisque l'élection serait invalidée et cette vaine tentative ne ferait que retarder l'acquisition des droits réclamés.

"Si, en 1881, Maria Deraismes juge inopportun de présenter sa candidature aux élections législatives, en revanche, elle s'apprête à demander son admission dans la Franc-Maçonnerie. C'est une révolution.



"Depuis trente et un ans, Léon Richer tente vainement de faire admettre les femmes dans les loges ; le Dr Georges Martin, initié depuis 1879, poursuit obstinément le même but. D'éminents Francs-Maçons ont, dès le début, encouragé et soutenu Maria Deraismes dans sa lutte de tous les instants pour la libération de la femme, mais les Obédiences refusent ou ajournent l'autorisation d'associer les femmes aux travaux maçonniques. La question est si brûlante que Léon Richer prévoit dans sa revue "l'Avenir des Femmes" une rubrique spéciale : "Les femmes et la Franc-Maçonnerie".

"En 1881, la loge des "Libres Penseurs du Pecq" ajoute à son règlement intérieur un article prévoyant la participation des femmes aux travaux. La commission chargée d'approuver les règlements particuliers des loges de la Grande Loge Symbolique Ecossaise, ajourne la proposition de la loge du Pecq. La loge du Pecq quitte alors l'Obédience et se rend indépendante : elle est devenue libre d'initier une femme. L'unanimité se fait sur le nom de Maria Deraismes.

"Le 25 novembre 1881, la loge "Les Libres Penseurs du Pecq" est saisie d'une demande d'initiation émanant de Maria Deraismes. L'initiation eut lieu, le 14 janvier 1882, en présence de haut dignitaires Maçons, députés et fonctionnaires. La loge est présidée par le vénérable Houbbron, qui félicite la nouvelle initiée d'avoir "franchi avec fermeté les barrières maçonniques que, derrière elle, elle laisse maintenant ouvertes aux autres femmes" et lui remet un ruban de Maître richement décoré.

"Quelques mois plus tard, une minorité de Frères de la Loge (devenue majorité, après la démission du vénérable Houbbron et de deux de ses amis) demande à être réintégrée sur les

contrôles de la Fédération des Loges de la Grande Loge Symbolique Ecossoise. Maria Deraismes a fréquenté cinq mois la loge du Pecq.

"La vie maçonnique de Maria Deraismes a été très courte, elle n'insiste pas et revient à ses activités profanes. Son salon est plus que jamais le rendez-vous des Francs-Maçons.

"Comme la situation ne se modifie pas au cours des ans, malgré les efforts de Georges Martin, il ne reste plus qu'à fonder une Obédience nouvelle où les hommes et les femmes seraient également admis sous réserve des conditions d'usage. Le Dr Georges Martin présente et rédige un projet de Constitution des loges mixtes ; la loge "La Jérusalem Ecossoise" de la Grande Loge Symbolique est défavorable.

"C'est à Maria Deraismes, assistée de Georges Martin, que reviendra l'honneur de fonder la Franc-Maçonnerie mixte ; elle convoque chez elle un certain nombre de femmes susceptibles de subir l'initiation maçonnique (72, rue Cardinet, le 1er juin 1892 et le 4 mars 1893). Puis trois réunions, sous la présidence de Maria Deraismes, permirent de constituer régulièrement la première loge de la Nouvelle Obédience (14 mars 1893, 24 mars 1893, 1er avril 1893). Le Frère Georges Martin a toujours été présent : il "veut bien aider de ses conseils la Soeur Maria Deraismes pour la création de la nouvelle obédience maçonnique que cette Soeur croit devoir fonder à Paris".

"Le 4 avril 1893 est donc née la Grande Loge Symbolique Ecossoise "Le Droit Humain" et cette loge se veut mixte et internationale. Tel est le dessein de sa fondatrice, la loge étant ouverte à tous sans distinction de sexe, de religion, de race ou de nationalité".

"Au cours de ces réunions, Maria Deraismes, décorée du cordon de Maître remis par le Vénérable de la loge "Les Libres Penseurs du Pecq", s'est comportée en Maître.

"La nouvelle loge reprend ses travaux le dimanche 23 octobre, mais le 6 février 1894, Maria Deraismes expire ; les obsèques civiles ont lieu le vendredi 9 février au cimetière Montmartre."

Solange CONTOUR